Paul Fournel

La Liseuse

PAUL FOURNEL

P.O.L Extrait de la publication

La Liseuse

DU MÊME AUTEUR

- Clefs pour la littérature potentielle, 1972, Lettres Nouvelles, Denoël.
- L'Equilatère, 1972, roman, Gallimard.
- L'Histoire véritable de Guignol, 1975, Federop, réédition Slatkine.
- Les petites filles respirent le même air que nous, 1978, nouvelles, Gallimard. Prix Del Duca. Traduit en Angleterre et aux USA, traduit en russe, réédition « Folio ».
- Les Grosses Rêveuses, 1981, Seuil, réédition « Point-Seuil ».
- Les Aventures très douces de Timothée le rêveur, 1982, Hachette, réédition Le livre de Poche. Prix du meilleur livre jeunesse, 1982.
- Un rocker de trop, 1982, Balland. Gallimard, « Folio-Junior ». Joelle Losfeld 2004.
- Les Athlètes dans leur tête, 1988, Ramsay, réédition « Point-Seuil ». Prix FNAC, Grand Prix de littérature sportive 1988, Goncourt de la nouvelle 1989.
- Un homme regarde une femme, 1994, roman, Seuil, réédition « Point-Seuil ».
- Le jour que je suis grand, 1995, Gallimard, « Haute Enfance ».

- Guignol, les Mourguet, 1995, Seuil. Reed. Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 2008.
- Pac de Cro détective, 1997, Seuil, « Point-virgule ».
- Toi qui connais du monde, poèmes, 1997, Mercure de France
- Foraine, roman, 1999, Seuil. Prix Renaudot des lycéens.
- Besoin de vélo, essai, 2001, Seuil. Prix "Sport-Scriptum" 2001, Prix Louis Nucéra 2002.
- Timothée dans l'arbre, roman, 2003, Seuil jeunesse.
- Poils de cairote, 2004, Seuil, « Fiction & Cie ».
- Chamboula, roman, Seuil, 2007. Prix Printemps du roman 2008.
- Les Animaux d'amour, poèmes illustrés par Henri Cuéco. Le Castor Astral, 2007
- Les Mains dans le ventre & Foyer jardin, théâtre, Actes-Sud, 2008
- Méli Vélo, abécédaire cycliste, Seuil, 2008. « Point-Seuil », 2009.
- Courbatures, nouvelles, Seuil, 2009.
- Manières douces, nouvelles, Dialogues. Sous le nom de Profane Lulu.

Paul Fournel

La Liseuse

P.O.L
 33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 2012 ISBN : 978-2-8180-1417-2 www.pol-editeur.com Il y a une foule de livres qu'il faut avoir lus, que tout le monde a lus, que je n'ai pas lus, estimant sans doute qu'ils avaient été assez lus sans qu'ils aient besoin que je les lise; pendant ce temps-là, je lisais d'autres livres.

François Caradec

"No one knows what makes books sell."
"I've heard that before," Garp said.

John Irving,

The World According to Garp

Longtemps j'ai croisé les pieds dessus pour un peu de détente, d'élévation, pour un peu plus de sang au cerveau, maintenant, il m'arrive de plus en plus souvent d'y poser la tête, surtout le soir, surtout le vendredi soir. Je croise les bras sur le manuscrit ouvert et je pose ma tête dessus, le front sur l'avant-bras et la joue sur le texte frais. Le bois du bureau amplifie les battements de mon cœur. Le vieux mobilier Art déco conduit bien les émotions et les fatigues. Ruhlman? Leleu? Il en a tant vu. l'écoute mon cœur, mon vieux cœur du vendredi, mon vieux cœur dans le silence de la maison. À cette heure, tout le monde est parti, je reste seul à bord, rincé, parce que je n'ai pas le courage de dresser la tour des manuscrits que je dois emporter pour le week-end. Comme chaque vendredi.

Celui qui est sous ma joue est un manuscrit d'amour : c'est l'histoire d'un mec qui rencontre une fille mais il est marié et elle a un copain... J'en ai lu sept pages et je le connais déjà par cœur. Rien ne pourra me surprendre. Depuis des lunes, je ne lis plus, je relis. La même vieille bouillie dont on fait des « nouveautés », des saisons, des rentrées « littéraires », des succès, des bides, des bides. Du papier qu'on recycle, des camions qui partent le matin et qui rentrent le soir, bourrés de nouveautés déjà hors d'âge.

Depuis combien d'années ai-je arrêté de sauter de joie à l'idée que j'allais découvrir un chef-d'œuvre et rentrer au bureau le lundi en étant un homme neuf? Vingt ans? Trente ans? Je n'aime pas tenir ce genre de compte qui sent la mort. Si je ferme les yeux je vois la lueur jaune uniforme de la lampe de Perzel à travers mes paupières et puis des formes noires l'envahissent, construisant des ruines mouvantes, des dessins de Victor Hugo. Mon souffle ralentit, mon cœur se calme un peu, je pourrais m'endormir, mourir. Mourir à l'attache. On dirait : « Il est mort comme il a vécu, parmi les livres, en lisant! » et, en vérité, je serais mort en rêvant à rien. Il y a bien bien longtemps que je ne lis plus vraiment. Est-ce que je sais seulement

encore lire – ce qui s'appelle lire? En suis-je seulement capable? Si je tourne la tête sur le côté, mon cœur cogne davantage et fait trembler le bois...

La maison est plongée tout entière dans un silence de vieux papier. Comme la neige, les livres mangent les bruits. Mon métier a son odeur et ses étouffements. Je le respire encore mieux dans ce silence. Retourner au bruit du monde est toujours une épreuve.

Qui peut bien frapper? Je ne reconnais pas cette frappe légère, petite, discrète. Petite main.

- Entrez.

Elle entre. Je ne l'ai jamais vue. J'ai aussitôt une bouffée de nostalgie, la nostalgie du temps où la maison était encore si petite que je reconnaissais toutes les filles par leurs mollets dans les couloirs. Elle a une bonne tête. Vu son regard étonné, la mienne doit être un rien froissée. Des marques rouges de la manche de ma veste sur ma joue, sans doute.

- Je vous dérange?
- Je survivrai à votre passage, Mademoiselle. Qui êtes-vous?
 - Ben, je suis la stagiaire!
 - Dans quel service?

- On ne me l'a pas dit. Vous savez, nous les stagiaires, on abat tellement de boulot qu'on a intérêt à être polyvalents.
 - Vous voulez une augmentation?
 - Non, je ne gagne rien.

Elle est assez décoiffée, me semble-t-il, trouée au jean, colorée du reste. Elle est petite, elle a le regard noir, elle est sympathique, mais je serais bien en peine de dire si elle est jolie. Je ne sais plus lire ces filles-là non plus. Elle est vive. Normale Sup? Métiers du livre – la machine à fabriquer mille Gaston Gallimard par an pour mieux les broyer ensuite?

- Non, gestion d'entreprises culturelles.
- Vraiment? Et vous voulez gérer l'édition? Je vous souhaite bonne chance.
 - Je préférerais organiser des concerts.
 - Asseyez-vous.
 - Il faut que j'y aille, c'est vendredi. Il est tard.
- Cinq minutes. Vous voulez organiser des concerts?
 - Oui, c'est bien, la musique.
 - Alors qu'est-ce que vous faites ici?
- J'aime bien les livres aussi! Et puis il y avait une place. On doit faire un stage en entreprise. Obligatoire.

- Et qu'est-ce que vous faites dans mon bureau, si ce n'est pas indiscret?
- C'est monsieur Meunier, le grand patron, qui m'a dit de...
 - Le grand patron? Meunier?
 - Vous ne le connaissez pas?
 - Trop bien.
- Alors vous savez. C'est lui qui m'a dit de vous apporter ça.
 - − Et qu'est-ce que c'est, ça?
- Ben, c'est une liseuse, un eBook, un iPad, je ne sais pas, moi. Il m'a dit qu'il avait mis tous vos manuscrits dedans pour le week-end et que ça vous ferait moins lourd. Vous voulez que je vous explique? Regardez, c'est comme un écran avec tous vos manuscrits dessus. Ils sont sur l'étagère virtuelle en faux-vrai bois. Vous les touchez et ils s'ouvrent. Il y en a un paquet. Vous n'allez jamais lire tout ça en deux jours! Regardez, le texte s'ouvre.
 - Et j'avance comment?
- On tourne les pages dans le coin d'en bas avec le doigt.
 - Comme un bouquin?
- Oui, c'est le côté ringard du truc. Une concession pour les vieux. Quand on se souviendra plus des livres, on se demandera bien pourquoi on

avance comme ça. Autant défiler vertical. Scroller. Ce serait plus logique.

- C'est Kerouac qui va être content.
- Elle ne réagit pas.
- Allez, excusez-moi, Monsieur, mais je dois filer, j'ai un avion. Lisez pas trop!
 - À mon âge...

Elle disparaît d'un tour de fesses, tire la porte sur elle avec douceur et je me retrouve à câliner ma liseuse. Elle est noire, elle est froide, elle est hostile, elle ne m'aime pas. Aucun bouton ne protrude audehors, aucune poignée pour la mieux tenir, pour la balancer à bout de bras comme un cartable mince, que du high-tech luxe, chic comme un Suédois brun. Du noir mat, du noir glauque (au choix), du lisse, du doux, du vitré, du pas lourd. Je soupèse.

Je la pose sur le bureau et je couche ma joue dessus. Elle est froide, elle ne fait pas de bruit, elle ne se froisse pas, elle ne macule pas. Rien ne laisse à penser qu'elle a tous les livres dans le ventre. Elle est juste malcommode : trop petite, elle flotte dans ma serviette, trop grande, elle ne se glisse pas dans ma poche.

En fait, elle ressemble à Meunier, Le grand patron. Elle est inadaptée.

Elle a dit quoi, au juste, cette gamine, à propos des livres, des concerts? D'une certaine façon, je vais devoir me séparer aussi de mon cartable, il est devenu trop grand. Depuis la khâgne que je le trimbale, le divorce sera difficile. On s'aimait très fort sans jamais se le dire. Bien bourré le vendredi soir, il avait le juste poids du travail. Celui qui fait que mon épaule gauche est un peu plus basse que la droite. Déformation professionnelle. Quasimodo.

Maintenant il me faudra une petite pochette spéciale pour y glisser ma liseuse. Avec poignée s'il vous plaît. Je suis certain que Meunier a déjà ça dans son tiroir et qu'il me l'apportera, triomphant, dès lundi matin en recueillant mes impressions sur sa nouvelle trouvaille. « Il faut être moderne, Gaston! » Ça l'a toujours amusé de m'appeler Gaston. Peut-être pense-t-il me faire plaisir. À moins qu'il ne pense être drôle. Je ne me fais pas d'illusions, son cadeau ne sera pas du Hermès, pas même du Longchamp, j'imagine bien une sorte de plastique genre faux croco avec de la mousse pour amortir les chocs. Meunier lui-même.

Je vais y aller, je dois y aller. Mais je veux rester encore une minute, couché sur le bureau, juste une minute, le nez dans le manuscrit pour le renifler une dernière fois, tant il est vrai qu'une page bien sentie est une page déjà lue.



J'ai horreur de la campagne. C'est pour cette raison que j'y vais tous les week-ends. Pour lire et faire mes infarctus en terrain hostile, dans un méchant silence noir. Ayant renoncé depuis longtemps à passer de bonnes nuits, je me lève dans l'obscurité épaisse de la cambrousse et j'attaque invariablement le plus gros manuscrit du weekend. Je m'effondre dans le canapé, j'enroule mes jambes dans le plaid et je lis. D'ordinaire, la technique est simple, je tiens la pile de feuilles devant moi, posée sur mon ventre, et je fais tomber les feuilles lues sur ma poitrine. Petit à petit je sens s'y déposer le poids de mon travail. Je lis très attentivement les vingt premières pages, me forçant à la lenteur, puis le rythme s'accélère peu à peu, le métier prend le dessus, la connaissance de l'auteur, l'idée du sujet, ensuite l'imagination fait le reste. C'est ma lecture de demi-fatigue, celle où je suis enfoncé le plus profondément dans le texte. En sympathie avec lui. C'est l'heure bénie pour le travail des vieux auteurs de la maison, des valeurs sûres à qui il faut juste donner quelques coups de pique.

La tablette est posée sur mon ventre. Je la tiens à deux mains. La page est ouverte sur l'écran. J'ai marié la taille des caractères avec la force de mes demi-lunes. Le contact de la liseuse est froid. Il faudra un moment avant que mes mains la réchauffent. Ma lampe de lecture fait un reflet désagréable dans un coin de l'écran. Je l'éteins. Maintenant la seule lumière vient du texte. Un bon point. Si je me regarde dans le miroir, avec la tablette sous le menton, j'ai l'air d'un spectre. Je suis le fantôme du lecteur que je fus.

D'un doigt je fais tourner les pages qui se déposent nulle part. Elles disparaissent corps et biens dans un endroit imaginaire que j'ai du mal à imaginer. Ma poitrine est inquiète et aucun indice ne filtre sur l'avancement de ma lecture. Aucun froissement ne trouble le silence de la maison. Le petit coup d'éventail que chaque page en tombant me donnait dans le cou me manque. J'ai chaud.

Mes yeux sont avalés par la lumière de la page. J'ai soudain perdu un personnage et je dois revenir en arrière. Mon crayon inutile est resté sur mon oreille (je suis un lecteur boucher) et je me demande bien comment je vais organiser ma chasse aux coquilles. L'idée de faire apparaître un clavier, comme la stagiaire me l'a montré, et de me glisser dans le texte me rebute. J'ai toujours été l'homme des marges et de la mine de plomb. Je veux être gommable. Un instant, je pose la liseuse sur ma poitrine et je ferme les yeux. J'attends que l'écran s'éteigne pour re-glisser un quart d'heure dans le sommeil, en attendant la lumière du jour.

La deuxième lecture de cette rituelle journée a lieu au bistrot. Dès l'ouverture. Le premier double serré au goût de ferraille est pour moi. Un immuable café coulé par l'immuable Albert que je connais depuis l'école, un homme de peu de mots et de grandes habitudes.

- Tu promènes ta télé, à présent?
- Comme tu vois.
- Tu en as fini avec tes ramettes?
- Je fais dans l'infroissable.
- Voilà ton jus, dès que Marco est ouvert je t'apporte ton croissant.

Dans le bruit du bistrot qui monte peu à peu, l'heure est aux lectures toniques. Les premiers clients viennent s'arracher au sommeil à petits coups de café-calva ou de blanc limé. On démarre en douceur. Les samedis sont longs. C'est l'heure où je lis les polars. La radio, perchée derrière le bar, donne des nouvelles en fond sonore qui se glissent entre les phrases, meurtres pour meurtres. Les assassinats se mélangent. En général, je reconnais ceux des livres parce que j'en sais la fin, les autres se perdent dans la bouillie des éternels commencements. Albert me fout la paix, les habitués aussi, je fais partie des meubles et je ne suis pas bruyant. Je tiens le coup jusqu'à l'heure des premières belotes, ensuite le bruit spasmodique des mènes, les engueulades rituelles, les annonces, me poussent au-dehors.

J'ai fait des taches de gras sur l'écran. Le croissant de Marco, à coup sûr. Albert me prête son cachemire de zinc pour faire propre. J'ajoute une petite finition sèche avec ma manche et je sors. Je me demande si cet engin est étanche.

C'est l'heure idéale pour aller au parc, où j'ai mon banc. Il ne fait pas beau. Il ne pleut pas. C'est l'heure de lire des poèmes sous le tilleul. Je ne parviens pas à les retrouver dans cette foutue boîte

Achevé d'imprimer en novembre 2011 dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

à Lonrai (Orne) N° d'éditeur : 2255 N° d'édition : 185533 N° d'imprimeur : XXXX Dépôt légal : janvier 2012

Imprimé en France



Paul Fournel La Liseuse

Cette édition électronique du livre

La Liseuse de PAUL FOURNEL

a été réalisée le 19 décembre 2011 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

achevé d'imprimer en novembre 2011

par Normandie Roto Impression s.a.s.

(ISBN: 9782818014172 - Numéro d'édition: 185533). Code Sodis: N502830 - ISBN: 9782818014196

Numéro d'édition: 233031.